



Philosophie & Management asbl

Compte-rendu du Séminaire du 20 octobre 2007

« *La sagesse à l'heure du virtuel* »

par Jean-Michel Besnier

Compte-rendu
Séminaire du 20.10. 07

« *La sagesse à l'heure du virtuel* »

par Jean-Michel Besnier



TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION	3
II. CARACTERISTIQUES ORIGINELLES ET ACTUELLES DU VIRTUEL	3
III. LE CONCEPT DE VIRTUEL CHEZ ARISTOTE, LEIBNIZ ET KANT	5
IV. LE CONCEPT DE VIRTUEL DANS L'HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES ET PRATIQUES ACTUELLES	7
V. LA SAGESSE CRITIQUABLE DES PROPHETES DU VIRTUEL DU CYBERESPACE	9
VI. DEBAT	11



I. Introduction

Quel est notre contexte ? Aujourd'hui, les nouvelles économies sont de plus en plus en prise avec le virtuel et l'on parle de l'économie des intangibles (des services). Les supports électroniques pour les transferts d'argent facilitent une forme d'abstraction et de dématérialisation. Nous allons procéder à une tentative d'élucidation conceptuelle de la notion de virtuel. Prendre un concept, en tant que tel, et dresser les représentations et les conceptions du monde qui sont suscitées par celui-ci fait partie du travail de la philosophie. Je verrai comment la question du virtuel est traitée dans l'histoire occidentale, pas seulement en philosophie.

Je me baserai sur deux livres de Pierre Lévy : *Qu'est-ce que le virtuel ?*¹ et *Les technologies de l'intelligence*²

II. Caractéristiques originelles et actuelles du virtuel

Le virtuel pose des questions d'ontologie, c'est-à-dire de rapport entre l'existence et le réel : qu'est-ce qui est réel ? Qu'est-ce que le réel ? Le virtuel ébranle, au fil des siècles, des convictions notamment par la question de savoir si le monde est plein ou inachevé. Les Grecs de l'Antiquité pensait que le Cosmos était achevé et, de ce fait, à respecter (voire à imiter). Du coup, il n'y avait pas de place pour le virtuel car les objets ou les états virtuels sont considérés comme ayant moins d'être. A la Renaissance, le Cosmos vole en éclats et les positions changent progressivement. Aujourd'hui, la physique contemporaine se sert du virtuel au plus haut point. Nous verrons aussi comment des philosophes tels que Kant et Leibniz le conceptualisent.

Dans notre paysage culturel contemporain, le virtuel est regardé par la philosophie soit à travers la loupe des technophiles soit à travers la loupe des technophobes. Les discours sont emphatiques et connotés idéologiquement ; il est rare qu'ils ne soient pas prophétiques ou religieux. L'existence de discours de cette nature est déjà, en soi, interpellant.

Afin que l'on puisse parler du virtuel, il faut que l'on s'attache aux caractéristiques suivantes :

- Tout n'est pas réalisé. Cela s'apparente au possible et à la création de quelque chose de nouveau.
- Le monde est limité, ouvert et perfectible.
- Des perspectives sur d'autres états du monde sont envisageables.
- « Virtualiser » consiste à ouvrir sur d'autres mondes.

¹ éd. La Découverte, Paris, 1995

² éd. La Découverte, Paris, 1990



- La « virtualisation » complète rend perfectible, en extension et en croissance, le monde actualisé.

Ces connotations positives ont cours dans certains récits de science-fiction. Le penseur Edgar Morin utilise l'expression « pensée anticipatrice » à savoir ce que peut conceptuellement valoir la science-fiction. Elle décrit des mondes qui sont logiquement complémentaires du nôtre, ce qui nous donne la possibilité de l'explorer avec un autre regard.

L'exploration du virtuel peut se faire en logique et en littérature via deux sens :

- Selon une conception qui pourrait être résumée comme étant celle de Jules Verne et où le virtuel est exploitable, concevable et permet d'anticiper.
- Selon une conception où le virtuel est concevable mais a une cohérence externe qui fait qu'il n'est pas réalisable (par exemple, comme dans les histoires de Lewis Carroll, grand logicien par ailleurs). Le virtuel y est l'occasion de pratiquer des expériences de pensée. Par exemple, le mathématicien Riemann construit une géométrie autorisant une « virtualisation » des possibilités logiques qui ne sont pas actualisées dans la géométrie d'Euclide. Il effectue un jeu formel dans le but de former une autre logique. De plus, on peut dire que la « virtualisation » a trouvé sa cohérence externe avec les travaux d'Einstein sur la relativité.

Le virtuel est comme en excès par rapport au réel et il dessine une promesse d'accomplissement. C'est une idéologie d'homme engagé, un homme qui rêve la réalisation de l'homme total. Cette idéologie prend souvent la forme d'une utopie politique où les espèces du virtuel donnent des raisons d'espérer : le monde pourrait être plus large, en expansion. Les utopies politiques pourraient même orienter ou réformer la vie collective.



III. Le concept de virtuel chez Aristote, Leibniz et Kant

Le vrai défi pour les philosophes a été et est d'expulser la réserve d'irrationalité perçue dans le virtuel.

La philosophie d'Aristote est proche de nous avec ses considérations sur le rapport virtualité/réalité par le biais des concepts de puissance et d'acte. La relation entre puissance et acte est la description du passage entre la virtualité et la réalité. Aristote tient à ce que sa physique rende compte de la réalité en ces termes. Le concept de puissance (*potentia, energeia*) parle de ce qui n'est qu'en puissance. Cela pose problème car ce qui n'est qu'en puissance conteste la rationalité car la rationalité, par principe, ne peut s'appliquer qu'au réel. C'est pourquoi les philosophes grecs se sont méfiés de la notion de puissance. Il écrit : « Or, nous disons d'une chose qu'elle est en puissance, quand nous disons, par exemple, que la statue d'un Hermès est dans le bois, comme la moitié d'une ligne est dans la ligne entière, parce qu'elle pourrait en être tirée³. » Cette citation, dans l'esprit d'Aristote, implique aussi que l'on est, à chaque fois, en deçà de la réalité. Aristote a une physique compliquée où il est difficile d'éliminer ce qui est en puissance.

Par exemple, le mouvement est compris comme l'acte de ce qui est en puissance en tant qu'il est en puissance. En ce sens, le mouvement est le passage d'une moindre réalité à une autre réalité. Dans la problématique du mouvement, la réponse à ce qu'est le « en puissance » suppose l'intervention de quelque chose d'extérieur. La possibilité de l'existence d'un mouvement sans cause ou inertiel était déjà en germe dans ces questions. La pensée grecque fait aussi référence à des êtres dits corruptibles (sans connotation éthique) et incorruptibles. Il a fallu supprimer ces distinctions en le remplaçant par l'explication d'un simple passage d'une situation à une autre.

Le philosophe Leibniz, plusieurs siècles plus tard, s'intéresse de son côté au caractère positif du virtuel. Le virtuel est ce qui possède la force, la *virtu*. Cette force a la capacité de faire passer à l'acte. La représentation qu'en donne Leibniz est presque archétypique. Il distingue la puissance de la force. La puissance est l'ensemble des besoins internes qui permettent à la chose de passer à l'acte vers l'extérieur. La force active (*virtu*) est l'*energeia* qui porte la chose à s'exprimer dès que les obstacles cèdent. Leibniz développe une philosophie centrée autour du concept de *monade*⁴. Substances métaphysiques composant tout l'univers, elles se télescopent les unes aux autres, s'entre expriment et s'entre limitent grâce à la force active qu'elles ont en elles. Dans cette totalité nommée *Monadologie*, il n'est pas besoin d'un Dieu pour que le monde s'exprime. Cette pensée montre une stabilisation du monde où le

³ In *Métaphysique*, tome II, Chap. VI, § 2

⁴ Monade (du grec *monas*, « unité ») signifie « une substance simple qui entre dans les composés ; simple, c'est-à-dire, sans parties » (paragr. 1). Le terme peut paraître synonyme de celui d'atome. Mais si Leibniz le lui a préféré (...) c'est que l'atome désigne plutôt un « point physique ». Pour Leibniz, l'étendue étant indéfiniment divisible, le simple ne peut être en réalité qu'un « point métaphysique » ou un « atome formel ». (...) « La monade, écrit Yvon Belaval, se distingue radicalement de l'atome. Celui-ci ne conduit qu'à l'antithèse unité-multiplicité, celle-là est l'expression de la multiplicité dans l'unité. Pour le comprendre, il faut recourir au concept de force qui, liant le présent à l'avenir, fait du monde un tout organique. » in *Encyclopædia Universalis* 2004



repos est le degré 0 du mouvement et où le virtuel est l'équivalent de l'essence (ou de la substance au sens de Leibniz). Selon Leibniz, dès la création du monde par Dieu, ce monde est pourvu de forces actives mais qui sont limitées par les autres forces des Monades⁵. La substance contient virtuellement l'ensemble de ses prédicats, prédicats qui peuvent se réaliser dans l'histoire.

Dans son article « Le virtuel : un état du réel⁶ », Philippe Quéau considère donc le virtuel comme un état du réel et non pas comme le contraire du réel. Le virtuel, en tant qu'équivalent de la substance est un révélateur de la puissance cachée du réel. Il se réfère, sans détours, à la philosophie de Leibniz.

Kant, avant ses réflexions développées dans sa *Critique de la raison pure*, a été bouleversé par le succès du mathématicien Svendenborg (un drôle de savant qui mena des recherches fondamentales en astronomie, hypnose et magnétisme) qui prétendait discourir avec les anges. Comment un mathématicien peut-il avancer cette croyance ? se demandait Kant. Il entreprit de répondre à cette question en répondant à une autre : « Que peut-on connaître ? ». Cette question requerra de séparer les choses qui peuvent faire l'objet d'une expérience possible de ce qui ne relève que de la spéculation théorique. De même, il remet en cause le célèbre argument ontologique de Saint Anselme c'est-à-dire une démonstration de l'existence de Dieu. En somme, il y est soutenu que si Dieu est Dieu, il doit être parfait. S'il est parfait, il doit posséder toutes les qualités. Parmi toutes ces qualités doit figurer l'existence car s'il lui manquait quelque chose, il ne serait pas parfait ; donc Dieu existe. Dans cette démonstration, on passe du simplement possible au réel. Il y aurait plus de réalité dans la réalité que dans le possible selon Kant.

Quelques points de conclusions de cette partie :

- Sachant que le mot latin « vir » signifie « homme de sexe mâle », on pourrait rétablir la chaîne sémantique et rappeler que l'homme réel pour les Romains est l'homme vertueux soit, par jeu de mots, l'homme virtuel. Au bout du compte, si le virtuel est l'essence (ou la substance) alors il est le plus réel et le réel lui-même est le plus pauvre niveau en terme de potentiel par rapport au virtuel.
- Du mot *potentia*, on ne retiendra que la notion de possible et est possible que ce qui n'implique pas de contradiction. Cet aspect est pauvre par rapport à ce que nous voulons exprimer en utilisant le concept de virtuel. Le virtuel est le non virtuel qui permet d'expliquer et de connaître l'actuel. Quant au possible, il ne fait que simplement s'opposer au virtuel. Le virtuel constitue une manière de nous rapporter au réel. Bien plus, c'est à la fois un mode de jugement à propos de la réalité et un être différent de cette réalité.
- Aujourd'hui, le virtuel est devenu un synonyme positif de « possible », d'un non actuel qui explique l'actuel.

⁵ Cf. le livre de Leibniz *Opuscules philosophiques choisis*, trad. Paul Schercker, éd. Vrin, coll. Bibliothèques des textes philosophiques, Paris, 2001

⁶ Cf. le livre collectif *Virtualité et Réalité dans les Sciences*, (Introduction de Jean-Michel Besnier), Ed. Frontières, Gif-sur-Yvette, 1995



IV. Le concept de virtuel dans l'histoire des mathématiques et pratiques actuelles

Le virtuel est une notion utilisée dans la pensée qui correspond à une mathématisation des sciences physiques. On doit l'utilisation du terme « virtuel » à Jacques Bernoulli au XVII^e siècle en faisant référence à la notion de « vitesse virtuelle ». A une force, correspond une conception du mouvement, celle de mouvement virtuel. Lagrange et Poisson reprendront cette notion.

Dans son livre *Le probable, le possible et le virtuel*⁷, Gilles-Gaston Granger nous rappelle que la mécanique analytique (Galilée, Newton) procède à une géométrisation des mouvements tandis qu'avec la géométrie couplée à l'algèbre les physiciens vont offrir des « référentiels multiples ». Dès lors, il est envisageable de définir des objets par référence à des virtualités sur lesquelles des calculs sont possibles. Aujourd'hui, nous parlons de modèles à ce sujet. La notion mathématique de modèle connote donc le virtuel.

Cette connotation n'est pas nouvelle. Déjà, les Idées de Platon sont des modèles pour la réalité tandis que le parcours du prisonnier dans le Mythe de la Caverne pour y accéder sert de grille d'analyse pour le réel. Les modèles ont, en effet, des vertus heuristiques et permettent de comprendre le réel. Pour comprendre le réel, il faut en passer par des stratégies de détours dans le but de découvrir des faits virtuels qui peuvent ou pas s'actualiser. A ce sujet, Granger écrit : « Ce qui n'a pas lieu explique ce qui a lieu⁸. » C'est la même chose pour le modèle. La science d'aujourd'hui produit, principalement, des modèles : elle n'a plus, véritablement, la prétention, de détenir la vérité ou de dire la réalité mais d'apporter des clés d'entrée sous forme de modèles afin que ceux-ci représentent des grilles de lecture.

Au sein du référentiel fondamental des ensembles⁹ (U) on peut varier les vitesses et les positions. Qu'est-ce à dire ? Dans ce cadre logico-mathématique, comprendre quelque chose signifie dérouler les virtualités. Selon le scientifique Jean-Marie Souriau, le physicien d'aujourd'hui est mis face à un paradoxe dans son usage du référentiel U. En effet, il est conduit à réduire le champ des possibles (par nécessité « matérielle ») alors que comprendre consiste à multiplier les autres points du référentiel, points qui sont autant de perspectives sur la chose étudiée, autant de points de vue.

Dès lors, la mécanique classique est comme un cas particulier des autres mécaniques quantiques, relativistes. L'avantage du virtuel en ce domaine ? Il casse l'assurance de la science ou la dogmatique newtonienne d'un monde intangible. Cette tendance n'est pas inconnue dans le chef des philosophes : Hegel voulait déduire la réalité à partir d'un concept (il a écrit le *Savoir Absolu*) ce qui équivaut à du dogmatisme.

⁷ Ed. Odile Jacob, Paris, 1995

⁸ in *Le probable, le possible et le virtuel*, éd. Odile Jacob, Paris, 1995, p. 9

⁹ Ensemble référentiel : c'est l'ensemble qui contient tous les éléments des ensembles intervenant dans un problème donné ; on le représente par la lettre U. L'ensemble référentiel est aussi appelé ensemble universel.



Le virtuel serait comme le privilège accordé aux mathématiques par les philosophes. Les mathématiques sont définies en tant que science des formes virtuelles possibles (ou non) des objets pensables en général. Elles nous permettent de construire des schèmes, des épures, des objets virtuels que l'on peut faire évoluer vers le réel. Le virtuel fait partie, à part entière, de la connaissance objective car le réel ne se réduit pas à des faits (ou des objets) actualisés. « Probabiliser » le monde revient à le « virtualiser ». D'ailleurs, l'échec du positivisme (pour qui l'atome et le temps étaient à exclure n'étant pas observables) est célébré par Bachelard et témoigne de ce que les mathématiques produisent des réalités, qu'elles ne sont pas un simple langage ou un compte-rendu du réel.

René Thome (il a reçu la médaille Fields et est auteur de la théorie des catastrophes, de la notion de morphogenèse, des systèmes dynamiques, etc.) a écrit : « En Science, le réel doit toujours être plongé dans un virtuel plus grand défini *intersubjectivement* [je souligne]¹⁰. » Ainsi, le théorique sert à solliciter ce réel plus grand afin d'obtenir une meilleure connaissance du réel.

Le virtuel est aussi, souvent, une invocation à effectuer des expériences de pensée. Granger écrit à ce sujet : « L'expression "expérience de pensée" est paradoxale car elle ne comporte aucune manipulation ou observation de faits réels. Dans le domaine physique, elle consiste à imaginer une situation déterminée d'un système, à lui appliquer une théorie et à noter la situation qui s'en déduirait. Les conditions nécessaires à l'exercice effectif de cette opération de pensée sont d'une part, qu'elle possède une théorie concernant les faits fictifs à prédire ; d'autre part, que ladite théorie soit suffisamment précise dans la description pour que la différence des faits imaginés aux faits réels ait une signification. Cependant, le but épistémologique de l'expérience de pensée n'est pas tant d'évaluer la précision de prédiction d'une théorie que de mettre en évidence une éventuelle contradiction entre les faits qu'elle prédit et les faits réels attendus¹¹. »

Granger a donc une conception bien précise de ce qu'est une expérience de pensée. Une de ces expériences dans le domaine scientifique est celle nommée « paradoxe des jumeaux Langevin ». Un des jumeaux reste sur Terre tandis que l'autre effectue un voyage à une vitesse proche de celle de la lumière. À son retour, il trouve un frère beaucoup plus vieux que lui. L'expérience a été faite avec des horloges atomiques, l'une sur Terre, l'autre embarquée dans un avion. Leur comparaison confirme la prédiction de la théorie de la relativité (le temps est un paramètre de la vitesse). La comparaison entre la pensée et la machine virtuelle donne aussi naissance aux expériences de pensée.

Le virtuel, aujourd'hui, se présente sous la forme générale d'une simulation numérique (beaucoup de nombres sont traités et des algorithmes formés) et d'images de synthèse. Dans le domaine astronomique, par exemple, nous sommes capables de simuler l'écoulement de l'air sur une aile aéronautique. Dans le domaine économique, la simulation est aussi d'actualité. Le virtuel atteste son pouvoir prédictif dans ces champs. On peut dire que la simulation n'est pas une simple imitation car les images de synthèse n'ont pas de référent (elles ne sont pas des copies de quelque chose) et dépendent de la variation des

¹⁰ *Esquisse d'une sémiophysique*, éd. InterEditions, Paris, 1991, p.91

¹¹ Article in revue *Sciences et Avenir* – Hors série de décembre 2002-janvier 2003



nombre selon une configuration particulière. Soulignons que les artistes de notre époque utilisent de plus en plus la simulation numérique et les images de synthèse. Ces images, en général, continuent à répondre à la définition de l'objectivité. Pour Kant, afin qu'un objet soit considéré comme tel, il doit satisfaire une série de catégories (catégories de qualité, de causalité, de relation, etc.) et les images de synthèse concordent avec cette série.

Mais la réalité dite virtuelle est analogue aux résultats de la mécanique quantique. Les particules étudiées en mécanique quantique sont des traces (via l'accélérateur de particules). On parle de « chambres de traces » (à bulles, à eau, etc.). Le problème est que cette réalité ne se laisse plus décrire selon les catégories de l'objet.

C'est la raison pour laquelle Bachelard souhaite la création d'une nouvelle ontologie dont les scientifiques ont urgemment besoin actuellement. Il invite à une philosophie du « pourquoi pas ? » pour aborder cette réalité.

V. *La sagesse critiquable des prophètes du virtuel du cyberspace*

Le virtuel suggère une certaine déréalisation du réel. Je pense à *Second Life*, une simulation virtuelle d'une société sur Internet. Cette perte de la réalité chez certains utilisateurs du jeu constitue-t-elle aussi une fuite de la réalité ? La perte peut être de celle de la différence entre le possible et le réel mais aussi entre la réalité et l'imaginaire. Le péril ? Le virtuel est amputé de ses côtés pragmatique et heuristique. Mais ce n'est pas l'avis de tout le monde...

Pierre Lévy soutient que le virtuel est un accroissement de la réalité. Selon lui, depuis l'aube des temps, l'humanité s'est constituée et « dilatée » grâce à la « virtualisation » du réel. Lévy fournit trois exemples d'hominisation par la « virtualisation » :

- Le langage nous arrache à l'ici et au maintenant. Sans le langage, on collerait à notre environnement sans progresser. Une distanciation d'avec le contexte et les événements s'ajoute aux possibilités accordées grâce au langage.
- La contractualisation, c'est-à-dire une « virtualisation » de la violence grâce au phénomène de distanciation et à la négociation.
- Le développement de la technologie a offert un accroissement du pouvoir par des stratégies de détour grâce à l'action « virtualisée ».

En s'inspirant du philosophe Deleuze, Lévy suggère l'existence de phénomènes de désubstantialisation et de déterritorialisation : les choses et l'information circulent, sont partagées et mises en commun dans un monde qui s'engage dans le virtuel. En revanche, une attitude de « substantification » et d'essentialisation n'en favorise pas l'émergence. Nous sommes comme crispés et enfermés dans un territoire. Selon Lévy, sans le virtuel, nous serions dans la répétition et dans la non évolution. Pour notre penseur, le cyberspace est une mise en scène, à l'échelle planétaire, des vertus du virtuel. Cet espace est réalisé par la mise en réseaux des ordinateurs du monde entier. Virtuellement, nous sommes des émetteurs et des récepteurs par lesquels passent de l'information. Cette réalité



est uniquement maintenue par la connexion. La communication est entretenue et l'espace dynamique. Mais cet espace a pour caractéristique d'être « anisotopique » (sans repère et sans lieu). En son sein, l'information est douée d'ubiquité, c'est-à-dire qu'elle est susceptible de se retrouver n'importe où à tout moment ; elle n'est pas fléchée.

Selon Lévy, nous avons souffert de l'universel fermé et totalitaire. Il serait temps de promouvoir un universel ouvert, tel celui du cyberspace. Il dissoudrait tous les dogmatismes et montrerait que le virtuel est plus grand que le réel. Une parousie et une théophanie connotent l'œuvre de Pierre Lévy.

Le summum est atteint avec le scientifique Joël de Rosnay quand il encourage les internautes à « l'art de la subsomption ». Ainsi, de Rosnay n'hésite-t-il pas, dans *L'Homme symbiotique*¹², à nous inviter à nous imaginer comme les « neurones de la planète, intégrés au système nerveux universel réalisé par les internautes grâce à l'interconnexion de leurs ordinateurs ». Mais, pour consentir à n'être qu'un neurone, il faut évidemment se résoudre à être interchangeable, aléatoire, un simple noeud de l'hyperréseau, un lieu de passage dans l'écosystème informationnel – bref : à n'avoir en soi-même aucun sens et à être prêt à mourir pour céder la place à un autre neurone. C'est bien le signe que nous sommes devenus des individus mais que nous avons perdu la qualité de sujet. Telle est la sagesse de l'autosacrifice, une sagesse proche de certaines idées des stoïciens. Dans cet ordre d'idées, d'aucuns disent que la sagesse consiste à en finir avec le corps et la réalité : en témoignent les discours à propos des anges de plus en plus en vogue et le désir de faire appel à la cryogénie en espérant que son esprit pourra être « téléchargé » dans le futur sur du silicium.

Je suis, en revanche, pour une sagesse pratique, engagée dans le réel et où le contexte est maintenu. Ce qui correspond à l'idée que je me fais du virtuel tel qu'il est traité par ces « prophètes » est qu'il constitue une invitation à la désincarnation. Or, pour moi, il n'est pas de sagesse qui ne soit incarnée.

¹² Ed. Seuil, Coll. Points, Paris, 2000



VI. Débat

Intervention 1 : *Je m'étonne de l'absence de référence à l'imagination dans vos caractéristiques du virtuel. Pensez-vous que l'imagination est bornée et qu'elle a une logique propre ?*

Jean-Michel Besnier : *L'expression « pensée anticipatrice » ne réfère pas à l'imagination prônée par le surréalisme mais à un modèle mathématique. Ce n'est pas une imagination qui connote la fuite bien que l'on trouve quelque peu celle-ci dans les récits d'utopies. Le virtuel est plus délimité en tant que tel que l'imaginaire lui-même. C'est peut-être pour cette raison que les artistes utilisant le virtuel ne se disent pas héritiers du surréalisme. Rappelons que Breton définit l'imaginaire en tant que résultat d'une configuration inattendue. On pourrait donc, avec l'imagination, être à côté du réel en s'y opposant et non en l'agrandissant (comme le voudrait le virtuel).*

Intervention 2 : *Etes-vous d'accord pour dire que toute œuvre d'art est une « virtualisation » du réel ? Je pense notamment à l'art de Fred Forest.*

Jean-Michel Besnier : *Oui, l'art est à rajouter à la liste. L'art de Fred Forest est hyper conceptuel : il utilise le virtuel pour procéder à des démultiplications et des sérialisations. Il n'y a pas, selon moi, d'émotionnel dans ses œuvres.*

Intervention 3 : *Il me semble que vous n'avez pas fait allusion au fait que le réel et le virtuel sont les deux composants d'un même tout, d'un même principe général, tout comme le yin et le yang.*

Jean-Michel Besnier : *Il y a plutôt une complémentarité entre réel et virtuel. Le virtuel est un cas particulier de ce qu'on vit et de quelque chose de plus large.*

Intervention 4 : *La complémentarité domine cette intégration du réel et du virtuel. Au lieu de dire que l'on se dirige vers un autre monde en entrant dans le virtuel, je préfère penser qu'il existe une complémentarité qui fait partie d'un même tout. En outre, la modélisation du monde est aussi réelle que notre réel car, sans cela, on ne pourrait plus connaître.*

Jean-Michel Besnier : *La totalité n'est jamais close. Qui dit totalité, dit débordement. Nous sommes dans des ensembles flous. Mais si toute notre approche cognitive du monde se fait au travers de modèles, on se demande où se situe le réel. Ainsi, pour les scientifiques, la question du réel ne se pose plus véritablement. Ils n'ont plus affaire qu'aux modèles et se préoccupent de savoir si ceux-ci fonctionnent ou pas. Ils prennent conscience que, du réel, on ne sait plus rien. Aujourd'hui, nous sommes dans l'ère de la technoscience, soit d'une technique pratiquée moyennant un passage par les sciences. La technoscience est donc pragmatique et sert à produire des effets.*



Intervention 5 : *Nous vivons une révolution appelée « révolution noétique ». Ce courant soutient que l'être humain n'est qu'un passage. Nous aurions plus besoin d'avoir des corps. Les formes de « virtualisation » ont pris des proportions énormes aujourd'hui or, ce me semble, l'homme a « virtualisé » de tout temps.*

Jean-Michel Besnier : *Nous sommes très loin dans cette phase de « virtualisation ». Dans son livre Qu'est-ce que le virtuel ?, Pierre Lévy écrit « Mon corps personnel est l'actualisation temporaire d'un énorme hypercorps hybride, social et technobiologique. Le corps contemporain ressemble à une flamme. Il est souvent minuscule, isolé, séparé, presque immobile. Plus tard, il court hors de lui-même, intensifié par les sports ou les drogues, passe par un satellite, lance quelque bras virtuel très haut vers le ciel, le long de réseaux de soins ou de communication. Il se noue alors au corps public et brûle de la même chaleur, brille de la même lumière que d'autres corps-flammes. Il retourne ensuite, transformé dans une sphère quasi privée, et ainsi de suite, tantôt ici, tantôt partout, tantôt en soi, tantôt mêlé. Un jour, il se détache complètement de l'hypercorps et s'éteint¹³. »*

Intervention 6 : *Tout le processus de vie aurait pour fonction d'explorer le virtuel et de créer un « petit capital » de réel. Je crois que toute l'évolution montre cela. La modélisation virtuelle de l'évolution se confronte au réel, comme c'est le cas en sciences. En ce qui concerne la modélisation, je me demande si elle crée de la réalité ou si elle en découvre.*

Jean-Michel Besnier : *On assistait, par le passé, à une multiplication des modèles sans savoir si cela correspondait à la réalité. Mais, aujourd'hui, personne ne s'aventure à dire qu'il y a une réalité. La réalité s'apparente à la chose en soi de Kant, autrement dit à ce qui est visible et concevable sans nos catégories de l'objet (bref, quelque chose d'impossible à faire). Dans ce cadre, la réalité est un concept métaphysique.*

Intervention 7 : *Pyrrhon n'a cure de la notion d'essence. Pour lui, il n'y a que des apparences. Le moyen de retrouver le réel en passerait-il pas la notion d'apparence ?*

Jean-Michel Besnier : *Nietzsche estimait qu'il n'y avait pas de vérité mais que des interprétations. Notez qu'il pense qu'il n'y a même pas d'apparences car les apparences supposent l'existence d'un réel auquel elles peuvent s'opposer.*

Intervention 8 : *L'apparence est l'apparence d'un rien.*

Jean-Michel Besnier : *La limite à Pyrrhon c'est que l'on peut parler et dire aujourd'hui ce qui mérite d'être qualifié selon l'objectivité scientifique.*

¹³ éd. La Découverte, Paris, 1995, p.30



Intervention 9 : *L'un des propres de la philosophie n'est-il pas de dépasser le savoir-faire des sciences afin de penser toute la réalité ?*

Jean-Michel Besnier : *La physique ne s'explique qu'elle-même ; elle n'explique pas la réalité. Certes, ce qu'elle produit dans des modèles a un sens. Mais nous ne pouvons faire qu'une chose c'est décrire nos manières de décrire.*

Intervention 10 : *Télénomie signifie qu'un système contient tout son potentiel. Cela veut dire aussi qu'il n'y a pas de causes. En sciences, quand on a une interaction de 3 causes seulement, on est dans l'incertitude (avec deux, c'est déjà compliqué). Du coup, on ne cherche plus les causes mais l'autre système avec lequel le système étudié est en relation ainsi que ses fonctions.*

Intervention 11 : *Je ne vois pas de lien direct entre la complexité et le virtuel. La complexité est plutôt du côté de notre corps (avec le cerveau) et c'est cette complexité qui permet d'explorer le virtuel.*

Jean-Michel Besnier : *Qui dit complexité, dit incapacité à analyser les choses en terme de cause mais possibilité de découper des « fenêtres » qui font office de modèles.*

Intervention 12 : *On ne peut plus connaître sans recourir aux modèles. Nous ne sommes plus au stade où l'expérience était directe.*

Intervention 13 : *Le monde fini est le monde parfait. Mais vu qu'il ne l'est pas, je suis obligé, régulièrement, d'oublier ce que j'ai appris et de casser les « moules » (modèles) pour en faire de nouveaux.*

Intervention 14 : *Pour les Grecs, la nature est poète, elle n'a pas de plans. Je n'aime pas le terme de cosmos inachevé car cela sous-entend qu'il y aura une fin, un achèvement à un moment donné.*

Jean-Michel Besnier : *Oui, il vaut mieux parler de monde ouvert. L'ouverture et la désubstantialisation suggèrent que l'on ait toujours une table rase afin d'être ouvert à nouveau.*

Intervention 15 : *Pour « virtualiser », il faut s'inscrire dans un espace et dans un temps. Or, les expériences en physique quantique (par exemple, l'expérience d'Aspect montrant que deux particules quantiques ayant interagi ou ayant une origine commune se comportent comme un système unique malgré l'éloignement physique voire temporel) remettent en cause les notions d'espace-temps.*



Intervention 16 : *A l'encontre de cela, Feynman a montré que l'espace et le temps sont liés (ces diagrammes décrivent les interactions des particules dans un espace-temps). De toute façon, la « virtualisation » se fait dans un espace et dans un temps.*

Jean-Michel Besnier : *Ce qu'il faut retenir c'est que la réalité ne se décrète pas. Le danger serait de transformer la science en dogme. La science est une mythologie comme une autre ou une description comme une autre. C'est parce qu'elle a cette nature que cela laisse le champs ouvert aux tenants du créationnisme ou, nouvellement appelés, les supporters de l'intelligent design. C'est pourquoi il faut privilégier les démarches de l'interlocution.*

Intervention 17 : *Et l'expérimentation aussi...*

Jean-Michel Besnier : *Oui, mais les théories de Darwin ne peuvent utiliser l'expérimentation. Elles se nourrissent des indices prélevés.*

Le virtuel comme esquissant le futur et le rationnel comme stabilisant le présent, telles pourraient être les fonctions. Il me faut du réel pour me sauvegarder conscient afin que je puisse faire du virtuel et du virtuel pour que je puisse sortir du réel. Il faut essayer de potentialiser le réel.

Intervention 18 : *Il y a une continuelle recherche de « virtualisation », même chez les animaux.*

Jean-Michel Besnier : *Oui, en éthologie, on parle de « culture » chez les animaux.*

Intervention 19 : *La définition du réel est, je pense, plus complexe que celle du virtuel. Par ailleurs, vu que vous dites que les énoncés de la science sont des descriptions comme les autres, peut-on dire que l'énoncé « L'islam est hostile à l'Occident » est sur le même pied d'égalité que des thèses scientifiques ?*

Jean-Michel Besnier : *La phrase « L'islam est hostile à l'Occident » est moins un énoncé qu'un processus. C'est une narration qui est sollicitée. Cela veut dire que je vais décrire une histoire, construire un modèle qui, je le croirai, sera conforme à la représentation mentale actuelle.*

Mais la réalité est quelque chose qui résiste. Dans le phénomène de déréalisation, il n'y a plus cette résistance. D'ailleurs, dans le jeu Second Life, les créateurs ont récemment mis sur le marché des gants qui permettent d'évoluer dans le jeu tout en se confrontant tactilement à des résistances virtuelles.



Intervention 20 : Dans son livre *La vierge et le neutrino : les scientifiques dans la tourmente*¹⁴, Isabelle Stengers évoque deux personnes, l'une qui croit en la Vierge, l'autre qui exprime la preuve indirecte de l'existence des neutrinos. Ces deux personnes vivent des expériences qui, pour elles, sont la réalité. Ce que Stengers souligne c'est la prégnance de la croyance dans les récits et ce que cela implique.

Jean-Michel Besnier : *Oui et la conséquence en est qu'il y a autant de réalités qu'il y a de système de croyances.*

Intervention 21 : *L'ironie est une bonne méthode pour se tenir à distance de ses propres croyances et des croyances des autres.*

Jean-Michel Besnier : *J'y ajouterais l'interlocution qui est le désir de communiquer ses croyances aux autres et de les révoquer. Il faut donc se méfier de l'avènement actuel des communautarismes.*

Intervention 22 : *Mais la théorie vient du désir d'un seul en lieu et place d'une pulsion épistémologique plus forte que les autres pulsions.*

Intervention 23 : *Le virtuel serait l'ensemble des possibles. Mais le possible peut être pris en compte seulement si l'on porte son regard vers le présent et vers le futur. Le passé est composé des uniques données dont on peut dire qu'elles se sont produites. Peut-on dire que le passé s'est réduit à un possible qui s'est réalisé ?*

Jean-Michel Besnier : *Cela pose la question du rapport entre le virtuel et le temps. « Virtualiser » c'est se défaire du temps, ne plus être limité. Dans la thèse du « meilleur des mondes possibles » de Leibniz, il est affirmé que Dieu a nécessairement créé le meilleur des mondes possibles. Dieu n'a pu, selon Leibniz, limiter sa liberté en choisissant un monde en particulier. Il n'a pu que faire le meilleur. De même, le virtuel nous dispense d'être limité, d'être dans le temps. Dès lors, nous sommes amenés à nous responsabiliser et à choisir.*

Intervention 24 : *Comment ramener cette discussion au travail du manager ? Vous dites que, avec les prophètes du cyberspace, nous sommes réduits à une existence de neurones, de simples passages pour des informations. Or, moi, dans mon travail quotidien, j'ai l'impression de donner des impulsions et d'en recevoir.*

Intervention 25 : *Quelle est ta conception de l'autorité dans ce cadre ?*

¹⁴ Ed. Empêcheurs de Penser en Rond, Coll. Grande, Paris, 2006



Intervention 26 : *Manager, c'est organiser les choses pour maîtriser un réel. La question est de savoir comment faire émerger le potentiel dans un triangle dont les côtés sont le réel, le virtuel et le l'impulsion.*

Intervention 27 : *Ca s'appelle la manipulation !*

Jean-Michel Besnier : *S'insérer dans le virtuel et le cyberspace nous donne l'illusion d'être l'auteur alors que nous sommes simplement des facteurs.*

Intervention 28 : *Pourtant, le virtuel devient un moteur de l'économie.*

Intervention 29 : *Ce développement économique effectif me fait penser à une analogie avec le leadership. Si le leader est trop abstrait, les quidams ont tendance à se demander « so what ? ». S'il est trop concret, il est assimilé au « bête » manager. En revanche, même si le leader comprend le virtuel, il n'en reste pas moins que la secrétaire doit savoir quoi répondre au téléphone !*

Jean-Michel Besnier : *Il y a de plus en plus de valorisation des micro actions des employés par le leadership. Un culte du travail local en ressort pour lutter contre l'emphase de la globalisation. Ce travail sur le local est peut-être gage d'une éventualité nous offrant la possibilité de rester auteur de nos actes.*

Intervention 30 : *Les actions micro et locales ont des conséquences à l'autre bout du monde. Les micro actions privilégiées dans l'entreprise sont une solution parmi toutes les autres solutions à créer. Réaliser que l'on ne peut plus rien réaliser seul aujourd'hui fait partie des pré-supposés nécessaires à ces solutions. Le manager doit également prendre conscience du fait qu'il doit réfléchir à son action dans le contexte de l'univers privé, du public, de la société civile, etc. car ses actions ont des répercussions sur ce contexte même.*

Intervention 31 : *Il est paradoxal de constater qu'alors même que croît la responsabilité des gouvernants, on assiste à une dilution de la responsabilité par la « virtualisation » dans tous les domaines.*

Intervention 32 : *Y a-t-il plus de pouvoir ou de maîtrise de ce pouvoir ? Il m'apparaît plutôt qu'il y a plus de maîtrise. Le concept de « bonne gouvernance » a démarré après les crises et les déviations du pouvoir. La résultante en est un concept non pas de pouvoir de maîtrise mais de maîtrise du pouvoir.*

Jean-Michel Besnier : *Au vu du développement du virtuel, il faut, en miroir, une nécessité de coopération collective, coopérative et spéculative chapeautée par une sagesse pragmatique. La prudence doit rester le dernier mot même si le virtuel peut être au service de celle-ci. L'homme n'a pas à devenir une flamme (comme le souhaite Lévy) mais revenir, à l'occasion*



Philosophie & Management asbl

Compte-rendu du Séminaire du 20 octobre 2007

« *La sagesse à l'heure du virtuel* »

par Jean-Michel Besnier

du développement du virtuel, sur le terrain du pragmatique. Le virtuel est à attirer du côté du modèle où l'objectif est de s'emparer du monde là où c'est possible. J'invite à une sagesse pragmatique, engagée et impliquée : le virtuel peut devenir un instrument pour aller dans cette voie.